

TEMPERATURE

Du 9 juin 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 9 juin.—Indications pour la Louisiane: Temps beau dimanche et lundi; vents variables.

AVIS A NOS LECTEURS.

Pendant toute la durée de l'Exposition Universelle de Paris, en 1900, les lecteurs de notre journal trouveront la collection complète, qui sera à leur disposition chez nos correspondants à Paris, Mrs. Mayence, Favre & Co, Directeurs du "COMPTOIR INTERNATIONAL DE PUBLICATIONS," 18 rue de la Grange Batelière.

Une Administration HUMANITAIRE.

C'est avec une vive satisfaction, on vient de se mêler quel peu d'étonnement, et disons le tout haut, beaucoup de fierté, que nous assistons aux mesures humanitaires, véritablement chrétiennes, que l'on prend en ce moment, à l'égard de ceux de nos compatriotes que la fatalité a le plus cruellement frappés et qui sont atteints d'aliénation mentale. En face de pareils faits, nous ne nous demandons pas quelle est l'origine de ceux qui se mettent à la tête de ces bonnes œuvres, ni de quel parti ils se réclament. Il nous suffit de savoir qu'ils ont l'esprit droit, le cœur bien placé et que devant le malheur, ils oublient tout esprit de parti et de coterie.

Les administrations urbaines ne sont nullement des assemblées politiques où l'on passe son temps à discuter plus ou moins bruyamment sur les droits contestés, de ceux-ci ou de ceux-là, par suite d'une opération électorale heureuse ou malheureuse. Leur but principal, unique, pourrions-nous dire, c'est de travailler au bien-être d'une communauté, de veiller à ce que personne ne soit frustré de ses droits et, surtout, des biens qu'il s'est acquis à force de travail et d'activité. Une communauté urbaine, c'est proprement une famille dont le chef ou les chefs ne doivent se préoccuper que d'améliorer le sort de tous et, surtout, le sort des malheureux.

C'est avec bonheur que nous voyons la nouvelle administration engagée dans cette voie de salut. Il en résultera de grands bienfaits pour tous.

Double lynchage à Mississippi City.

A une heure avancée de la nuit nous apprenons que Askew et Russ, deux nègres accusés du meurtre de la petite Winterstein, il y a quelques jours, ont été lynchés par un groupe de citoyens près de Mississippi City. Le shérif Ramsey a, paraît-il, fait tout en son pouvoir pour éviter le lynchage, mais ses efforts ont été vains. Les deux nègres ont été pendus à une branche d'arbre et les

lyncheurs ont criblé leurs corps de balles. Avant de partir la foule a mis le feu aux vêtements des pendus.

LE DINER

Universités Américaines.

Paris, 30 mai.

Hier soir, à l'hôtel Continental, avait lieu un dîner donné par les Américains présents à Paris et ayant appartenu aux universités de l'autre côté de l'Atlantique, à l'occasion de l'anniversaire du "Decoration Day," autrement dit du jour où, en Amérique, on orne les tombes de ceux qui sont glorieusement morts pour la patrie.

L'heure tardive à laquelle je reviens de ce grand banquet ne me permet pas d'en parler avec tous les détails que je voudrais, et je m'enxone après de ceux qui m'ont si gracieusement invité à l'oublier, dans ce compte rendu, beaucoup des choses exquises qui y ont été dites.

Je tiens à donner tout d'abord les noms des principaux convives, en dehors de M. Munro qui présidait le banquet, ayant en face de lui le ministre des Etats-Unis, le général Horace Porter:

M. M. Lavy, représentant le ministre du commerce; Léon Bourgeois, Peck, les peintres Chartran et Alexander Harrison, James H. Hyde, baron Pierre de Coubertin, Leo Claretie, B. D. Woodward, commissaire général adjoint des Etats-Unis; Clark E. Carr, ancien ministre des Etats-Unis en Danemark; Charles H. Boynton, représentant de l'Associated Press des Etats-Unis; P. Peixotto, John Manson, J. Van Winkle, J. J. Conway, Theodore Stanton, J. Inman Barnard, Mac Lean, vice-consul des Etats-Unis; général Williamson, Louis Stern, E. Bodington, avocat; Victor de Bled, Jacques Seigfried, Dr. Charles H. Eaton, major; I. Brackett, Morill, M. H. de Young, M. A. de Young, etc., etc.

Il était plus de dix heures lorsque les toasts ont commencé. L'ambassadeur des Etats-Unis a parlé le premier, avec beaucoup d'esprit, beaucoup de cœur, et, après avoir rendu hommage aux héros tombés dans la guerre de l'Indépendance, il a levé tout à tour son verre en l'honneur de M. Mc Kinley et du Président de la République française.

M. Lavy, chef du cabinet politique du ministre du commerce, a pris la parole au nom de M. Millerand, et il a discoursé avec beaucoup de talent sur un sujet bien actuel, en ce temps d'Exposition: (le travail).

Sur ce thème: (Honneur au travail), il a fait l'éloge des œuvres de paix et de solidarité.

M. Léon Bourgeois, qui a pris la parole après M. Lavy, a été l'orateur de cette inoubliable soirée. L'ancien ministre s'est souvenu qu'il avait été grand maître de l'Université. Avec une grande simplicité, et une rare distinction littéraire, il a dit quels services on pouvait attendre de la solidarité internationale et de l'échange des idées entre les universités. Puis il a mis ses auditeurs charmés au courant du but que se proposait l'Ecole internationale de l'Exposition, dont il est président d'honneur:

«Nous avons pensé, a-t-il dit en substance, qu'il y avait autre chose à faire que d'appeler le public à se pénétrer de la splendeur extérieure de l'Exposition; qu'il y avait, à l'Exposition, une

leçon à recevoir et qu'il était possible de la donner.

Et alors des groupes se sont formés, préparant des conférences—"leçons-guides," dit le programme—sur les différents classes de l'Exposition.

Ce sera la signification et la philosophie de l'Exposition qu'on enseignera.

On mettra en regard ce qu'ont produit le travail et la pensée, et aussi ce qu'ont produit la haine et la guerre, et on fera remarquer que même les produits de la violence n'ont pu être préparés que dans la paix.

Et M. Bourgeois a terminé par cette belle péroraison:

"C'est la fête de la réconciliation dans la mort que vous célébrez. Sur les tombes vous oubliez vos rancoeurs passées. Pourquoi l'humanité tout entière ne s'élèverait-elle pas aussi vers des régions plus sereines, plus pacifiques? Pourquoi n'aurait-elle pas bientôt sa fête de réconciliation dans la vie, avant d'attendre celle de la réconciliation dans la mort? La vie, c'est le travail. La vie c'est la pensée, c'est la solidarité..."

Le succès de M. Léon Bourgeois a été des plus grands et des plus mérités.

Après lui, M. Peck a parlé à ses compatriotes de l'Exposition, des difficultés qu'il avait fallu surmonter pour arriver à faire de la section américaine ce qu'elle est aujourd'hui. Après les autres orateurs, il a vanté les bienfaits de la paix.

M. Clark Carr, ancien diplomate américain, a passé au crible les moyens de dissimulation de l'ancienne diplomatie "de carrière."

Pour lui, il suffit d'être un homme de culture et un homme de caractère pour devenir un excellent diplomate. Les vieilles habitudes de dissimulation et de mensonge ont vécu.

Le baron Pierre de Coubertin voit dans les sports le trait d'union entre les peuples.

Les défis internationaux de football, les luttes, les courses à pieds, les jeux olympiques sont mieux que d'excellents exercices corporels, ce sont des moyens de pénétration entre peuples. Ce n'est pas moi qui contredirai le sympathique orateur.

M. Hyde a terminé la série des toasts que j'ai entendus. Admirateur de la culture française, il fait appeler, chaque année, à l'université Howard à New-York, de nos compatriotes pour y conférer sur notre littérature.

M. Henry de Régnier, a été félicité pendant plus d'un mois par les étudiants d'au delà de l'Atlantique.

L'orateur n'a pas manqué, lui aussi, de parler de notre Exposition, et il en a parlé avec passion.

"Votre belle Exposition universelle, cette manifestation pacifique, cette apothéose qui ouvre le vingtième siècle, n'est-elle point la consécration de vos siècles de gloire, de vos siècles de suprématie intellectuelle, qui ont fait de la France le cerveau du monde, le pivot sur lequel tout ce qu'il y a de supérieur a évolué et continue d'évoluer. Rôle grandiose, rôle glorieux, qui sied bien à la grande, à la belle, à la noble, à la généreuse France."

Tous les convives, Américains et Français, ont applaudi des deux mains ces paroles, prononcées, tour à tour, en un excellent anglais et en un excellent français, par un "scholar" qui s'exprime également bien dans les deux langues.

La colonie américaine de Paris se rendra, aujourd'hui à deux heures de l'après-midi, au petit cimetière de Piepus, pour hono-

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé

Recommandé par la Profession Médicale dans le monde entier et déclaré, depuis trente-cinq ans, le tonique stimulant le plus sûr, le plus efficace et le plus agréable au goût. A prendre avec du carbonic ou soda, ou avec de la glace pilée. Chez tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

rer et décorer de fleurs la tombe de La Fayette.

M. le général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis, et M. Peck, commissaire général de l'Exposition américaine, prononcèrent des allocutions de circonstance.

Au nom de la Société américaine de Boston, les Fils de la Révolution du 1776, M. le capitaine Nathan Appleton, délégué général en France, décorera ensuite les tombes des deux combattants de la guerre de l'Indépendance, celle du petit-fils de Franklin, un Père-Lachaise, puis, au cimetière du Calvaire, en l'aut de Montmartre, celle de Bongainville, qui commandait une division dans la flotte de l'amiral de Grasse en 1781.

LA GUERRE ET LES ELECTIONS ANGLAISES

Ce n'est pas seulement sur les infortunés Boers que le maréchal Roberts remporte des victoires savamment préparées; il faut aussi compter un nombre des vaincus le parti libéral anglais. Le gouvernement, en effet, reçoit le reflet de la gloire de l'armée et de ses chefs.

On le rendait responsable—à juste titre—des déceptions et des désastres des débuts, parce que l'on savait qu'il n'avait dépendu que de lui de mieux choisir le moment de la lutte ou d'accumuler, pour une rupture qu'il faisait tout pour rendre nécessaire, les préparatifs en hommes, en armes, en munitions. Depuis que lord Roberts et lord Kitchener ont rendu à l'écrasante supériorité numérique de leurs forces toute l'efficacité qui lui appartient, l'opinion, volage, tend à savoir gré aux ministres et des mérites des généraux et des favoris de la fortune.

Il faut ajouter que l'on a réussi à accrédiiter une théorie fort commode pour le parti au pouvoir et d'après laquelle le patriotisme exigerait que tout critique contre le gouvernement se tût en temps de guerre. La prétention est curieuse de la part d'hommes politiques qui n'exercent qu'une action fort lointaine indirecte sur le marche des opérations et qui, de plus, n'ont pas hésité, pour de misérables intérêts de coterie, à porter la plus grave atteinte à l'autorité morale des chefs militaires, en publiant des jugements si sévères du généralissime sur sir Bedvers Buller et sir Charles Warren.

Toutefois, on doit reconnaître que, s'il n'est pas tout à fait conforme à la justice et à la raison de faire bénéficier le parti unioniste et le cabinet Salisbury-Balfour-Chamberlain de laurier de Roberts, Kitchener, French, Hamilton et Co, il est fort naturel que le parti libéral, dans l'état où il se trouve, ne puisse que souffrir du contre-coup des événements d'Afrique.

En premier lieu, le parti libéral n'a pas su conserver son unité en présence de ces graves problèmes. Une nouvelle scission s'est produite dans ses rangs, plus grave peut-être encore que celle

que détermina la conversation de Gladstone au Home Rule. Toute une section, et non la moins importante, du parti s'est prononcée avec entrain, avec ardeur, sans le plus léger scrupule de conscience pour l'impérialisme, pour la politique d'agression, d'expansion, de conquête et d'annexion.

Lord Rosebery, qui flétrait depuis longtemps avec ces tendances et qui vise évidemment à "chamberlainiser" à gauche comme M. Chamberlain "roseberysse" à droite, a été suivi par sir Edward Grey, sir Henry Fowler, à moitié par M. Asquith. Le gros de l'opposition avec le leader officiel, sir Henry Campbell Bannerman, à sa tête, n'a osé ni se rallier ni se réchauffer de la politique jadis combattue et vaincue par Gladstone en la personne de Disraeli, ni maintenir courageusement les principes traditionnels du libéralisme historique, tel que les affirme la fameuse formule: "Paix réforme, économie".

Une petite minorité a seule gardé intact le dépôt des traditions et, après avoir condamné les origines de la guerre, la diplomatie de M. Chamberlain, la méthode de sir Alfred Milner, repousse aujourd'hui le projet d'une annexion brutale, de la suppression d'une individualité nationale, de l'établissement d'une disqualification électorale au détriment des Boers dépossédés de leur indépendance, en un mot, de l'érection d'une Pologne africain dans l'Afrique du Sud. Par malheur, quelques-uns des libéraux les plus éminents, comme M. John Morley, tout en pensant avec cette ferme clavicence sur ce point, gardent un silence regrettable.

Comment s'étonner dans ces conditions que le corps électoral n'aille pas au parti libéral? Celui-ci a déjà contre lui les préjugés, les instincts, les passions qui entraînent la foule ignorante à confondre, en temps de guerre, les dépositaires temporaires de la patrie elle-même et à traiter en mauvais citoyens ceux qui diffèrent d'avis sur le fond ou sur quelque détail d'application avec le gouvernement.

Un projet de loi

Qui a ses partisans et ses adversaires.

Un projet de loi dont est saisi notre Législature donne lieu, dans le moment, à une assez vive controverse: la Chambre des Représentants vient d'adopter le projet et l'a envoyé au Sénat. Il s'agit d'interdire aux commerçants l'usage de timbres sous forme de prime.

Cette prime, on le sait, est donnée par le plus grand nombre des marchands en ville aux acheteurs au comptant. Les partisans du projet de loi prétendent que c'est une imposition dont sont victimes les marchands; de là leur hostilité aux timbres.

Tout esprit impartial reconnaît, cependant, qu'il n'y a aucune imposition là, car le marchand est libre de faire usage ou non du timbre dans son commerce; mais s'il en fait usage, c'est la concurrence qui l'y force et nulle autre raison.

La législature en voulant atteindre cette industrie, établit un précédent qui donnerait lieu à de fâcheuses conséquences. La mesure est attentatoire à la liberté commerciale; c'est-à-dire que tel marchand n'aurait pas le droit d'offrir un légitime avantage à sa clientèle,

si son voisin refusait d'en faire autant; les journaux eux-mêmes n'auraient pas le droit d'offrir des primes à leurs abonnés, à moins que tous n'en fissent autant. L'industrie des timbres nous paraît inoffensive; si elle permet au marchand de vendre au comptant, ce qui est un avantage pour lui, elle permet aussi à l'acheteur de bénéficier d'une réduction de prix sous une forme très loyale.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

C'est aujourd'hui la première soirée d'une semaine, la plus importante, peut-être, de la saison. Première de "Paul Jones", une des opérètes les plus célèbres du répertoire. La pièce a été montée avec beaucoup de soin par M. Fourton, qui est un maître en ce genre, et les premiers rôles sont confiés à d'excellents artistes, tels que MM. Huntington, West et S. Langlois. Le rôle de Paul Jones sera interprété par Miss Alice Crox.

WEST END.

A mesure que s'avance la saison d'été, le zèle de M. Bellstedt et de ses artistes ne fait que redoubler. Le chef d'orchestre habile, qui est, à la fois un superbe soliste, un cornetiste de première force, a sa grande part de ce succès. Le concert de ce soir est superbement composé; il attirera la foule.

Le Festival du Parc de Ville.

Le festival qui devait avoir lieu dimanche dernier au Parc de ville et qu'on a cru sage de renvoyer à cause de l'insécurité du temps, est fixé à dimanche prochain. Il sera que plus brillant, car au programme déjà bien attrayant ont été ajoutés d'autres attractions. Dans un prochain numéro nous parlerons plus longuement de cette fête, dirigée de tous les encouragements.

ENVOI DE LA CANONNIERE NASHVILLE A TAKU.

Washington, 9 juin.—On croit au département de la marine que la canonnière Nashville a été envoyée à Taku par l'amiral Remy à la place de la canonnière Helena, originalement choisie mais qui n'était "probablement pas disponible."

A certains points de vue la canonnière Nashville est moins convenable que l'Helena pour le service auquel elle est destinée, car elle tire près de deux pieds d'eau de plus.

En outre, quoiqu'ayant les mêmes dimensions et le même armement que l'Helena, la Nashville n'a pas la même capacité. Mais elle a un avantage, celui de posséder une vitesse supérieure d'un nœud. Sa vitesse est de 16,30 nœuds, et comme elle a quitté Cavite hier elle sera à Taku vers la fin de la semaine prochaine.

La dépêche de l'amiral Remy annonçant le départ de la canonnière est ainsi conçue:

Cavite, 8 juin 1900. Secrétaire de la marine, à Washington. La canonnière Nashville part aujourd'hui pour Taku, avec trente soldats d'infanterie de marine et deux lieutenants, conformément

à votre vœu du 6 juin. Le Newark a vingt-cinq soldats d'infanterie de marine de l'Orizon et est autorisé à tirer des hommes des navires de guerre à Shanghai, REMEY.

Etant donnée du temps requis pour le voyage de la canonnière Nashville à Taku il est heureux que le département de la marine ait des renforts plus rapprochés sous forme de navires de guerre à Shanghai. Ces renforts ne sont qu'à trois jours de Taku.

Les autorités de Washington ont envoyé au commandant du Monocacy, à Shanghai, l'ordre de rejoindre l'amiral Kempf à Taku, et le navire est déjà en route.

Quoiqu'étant un vieux bâtiment, le Monocacy est des plus convenables pour le service dans les eaux chinoises. Il ne tire que neuf pieds d'eau et il possède une bonne batterie secondaire. Son équipage comprend douze officiers et cent quarante-six hommes.

Le Castine et le Yorktown sont à Shanghai d'où, d'après la dépêche de l'amiral Remy, le général Kempf peut les appeler s'il désire d'autres renforts.

Ces bâtiments sont de mille et onze cents tonneaux respectivement, et leur armement est à peu près le même que celui de la canonnière Nashville. L'équipage du Castine est de onze officiers et cent quarante-deux hommes; celui du Yorktown de quatorze officiers et de cent quatre-vingt-un hommes.

Le sénateur Hanna.

Washington, 9 juin.—Il est annoncé, d'après une haute autorité, que le sénateur Hanna se succédera au poste de président du comité national républicain et qu'il conduira la prochaine campagne électorale.

Le sénateur Hanna et le secrétaire Dick ont eu aujourd'hui une longue conférence avec le président McKinley au sujet des questions politiques générales.

M. Dick part pour Philadelphie lundi prochain. Quant au sénateur Hanna il y arrivera le 13.

Le Président a reçu de nombreux visiteurs, entr'autres les sénateurs Mason, Allison, Lodge et Spooner, et le représentant Cannon.

Lynchage en Georgie.

Columbus, Georgie, 9 juin.—Simon Adams, un nègre âgé d'environ vingt ans, a été lynché ce matin à neuf heures près de Columbus. Il avait tenté d'entraîner les deux filles de E. H. Almond, qui réside à dix milles de la ville. Les cris des jeunes filles avaient réveillé leur père, qui dormait au rez-de-chaussée, et le nègre avait été trouvé dans le cabinet de toilette de la chambre.

Adams, arrêté, était en route pour Columbus quand des individus de l'endroit l'arrachèrent des mains de l'agent qui le conduisait et le pendirent à un arbre avec une chaîne, puis le criblèrent de balles.

Ses corps n'a pas été retrouvé, et on suppose qu'il a été jeté dans la rivière voisine.

Duel d'artillerie.

Inogoo, Natalie, 9 juin.—Les Boers ont répondu à un ton plutôt bref au général Buller, qui leur disait que s'ils désiraient se rendre ils devaient le faire sans conditions, et un duel d'artillerie est engagé.

L'eau d'Abta carbonisée donne un appétit rapide. Pour les estomacs faibles, elle vient à l'aide.

J. JOACHIM, Installations Electriques, Constructions et Réparations. 339-341 RUE BARONNE. Téléphone 1217. Nouvelle-Orléans, La 3 juin-1900.

NOUVEL HOTEL ST-CHARLES, Nouvelle-Orléans, La. Entièrement à l'Exposition de l'Académie. Un Hotel moderne de France. Taxe—Plan Américain, \$2.00 et au-dessus; plan Européen, \$1.50 et au-dessus. Son application: 100 préparés les déjeuners de Soupers, Réceptions et Banquets. Département de Balas, Ordinaires, Rueses et Turcs ouvert jour et nuit. A. B. HARKLEY & CO., Limited Propriétaires.

trict. —Tout le monde au contraire depuis que j'ai acquis la certitude que l'auteur des mystérieuses lettres adressées au baron de Birmont n'était autre que Mrs Osborne, morte à Fairlie il y a environ neuf mois, que la fugitive, qui à Elm-Valley, se faisait appeler Mrs Bourne était encore Mrs Osborne, que l'enfant que sa mère écrivait de voler à sa mère était la petite Edith, enfin que toi et moi, vous êtes lancés sur la même piste, à la recherche d'Edith Osborne Sidney, la fugitive, celle qu'on accuse d'avoir assassiné son mari!

—Bob, mon ami, sont-ce là des suppositions ou des certitudes? —Des certitudes, mon petit, des certitudes morales, s'entend, mais grâce auxquelles nous en arriverons sans aucun doute aux preuves matérielles.

A peine arrivé à Fairlie, je trouvais quelques commères toutes disposées à me renseigner. C'est par elles que je sus que notre baron menait également une enquête minutieuse sur les dames Osborne. Dès son arrivée, sous prétexte de se porter acquéreur de l'ancienne propriété de ces dames, il se rapprochait de ceux qui les avaient connues, s'efforçait de les faire causer et d'apprendre où la fille avait pu se réfugier après la mort de la mère. Mis en éveil par ce manège, je pris à mon tour des informations. Je pus alors établir

que la date de l'arrivée de Mrs Osborne à Fairlie coïncidait exactement à l'époque où Mrs Osborne quittait Elm-Valley. Le signalement qu'on me donna de la seconde était absolument semblable à celui que j'avais recueilli sur la première. Enfin, comme tu avais bien voulu me confier la photographie contenue dans le porte-feuille, je pus la faire passer sous les yeux de quelques personnes qui l'avaient aperçue et qui, en dépit du changement déterminé par les années, n'hésitèrent pas à reconnaître ses traits.

—Mais alors, si réellement cet homme poursuivait Edith Osborne, à en croire les papiers que le hasard ou plutôt la Providence a fait tomber entre nos mains, ce serait pour la perdre.

—J'ai lieu de le croire. —Tu n'as pu toutefois deviner son mobile?

—Non, mais je suppose qu'elle s'éleva comme un obstacle entre lui et quelque chose qu'il convoitait, qu'elle lui barre le chemin, et comme je ne pense pas que les scrupules étouffent cet individu, j'estime que s'il arrivait à tenir en son pouvoir celle dont il recherche la trace, il n'hésiterait pas à la sacrifier.

—Mais maintenant qu'il la sait accusée d'un crime, la chose va de soi, il va devenir pour la justice un précieux auxiliaire.

—A moins qu'il ne lui mette des bâtons dans les roues. Je t'ai dit que Birmont doit avoir un intérêt quelconque à supprimer miss Osborne. Or, si elle est déferée à un tribunal, fu-elle reconnue coupable, elle bénéficiera certainement des circonstances atténuantes. Non seulement elle ne disparaîtra pas, mais elle sera hors d'atteinte, sous la protection de ceux qui auront pour mission de lui faire expier son crime.

—Et non seulement la même arme, mais la même façon de frapper.

—Sais-tu qu'un coup de ce genre est presque une signature? —Alors tu crois?... —Que ces deux femmes mourraient bien n'en faire qu'une.

Resté seul, Gordon demeura plongé dans ses réflexions. Quelque effort qu'il fit pour s'en défendre, depuis sa conversation avec Kate Seaton, il sentait en lui une certaine propension à croire Edith Osborne innocente. Edith Osborne, ce nom le poursuivait.

—Pourquoi, pensais-tu, cette jeune fille m'occupe-t-elle ainsi? Pourquoi cet intérêt porté à une inconnue? Je crains que les paroles de son amie n'influencent ma conscience. Par quel étrange s'entimentalité suis-je tenté de l'absoudre, de ne pas la vouloir criminelle? Serait-ce qu'elle me séduit par un certain côté romanesque, son amour de l'aventure, un caractère qui par tant d'aspects ressemble au mien.

Toutefois il continua son enquête auprès des Ruthven et

cadavérique, une seule petite tache sinistre tranchait sur cette pâleur. C'était le caillot de sang coagulé obstruant le tron tringulaire qu'il portait à la tempe.

Rob tressaillit et posant la main sur l'épaule de son ami: —La blessure d'un stylet!

—La même arme que celle de notre juive.

—Et non seulement la même arme, mais la même façon de frapper.

—Sais-tu qu'un coup de ce genre est presque une signature? —Alors tu crois?... —Que ces deux femmes mourraient bien n'en faire qu'une.

Resté seul, Gordon demeura plongé dans ses réflexions. Quelque effort qu'il fit pour s'en défendre, depuis sa conversation avec Kate Seaton, il sentait en lui une certaine propension à croire Edith Osborne innocente.

Edith Osborne, ce nom le poursuivait.

—Pourquoi, pensais-tu, cette jeune fille m'occupe-t-elle ainsi? Pourquoi cet intérêt porté à une inconnue? Je crains que les paroles de son amie n'influencent ma conscience. Par quel étrange s'entimentalité suis-je tenté de l'absoudre, de ne pas la vouloir criminelle? Serait-ce qu'elle me séduit par un certain côté romanesque, son amour de l'aventure, un caractère qui par tant d'aspects ressemble au mien.

Toutefois il continua son enquête auprès des Ruthven et

même de la veuve Warren, réfugiée chez sa complice Miss Van Bury. De ce qu'il apprit auprès de cette dernière, il put en partie reconstituer le complot tramé contre la pauvre Edith.

Mais, dans son désir de nuire à l'inculpée, la maligne créature se plut à signaler au détective la crainte que son nom seul inspirait à Miss Osborne, l'émotion voisine de la terreur qu'elle avait manifestée lorsqu'on lui avait signalé la présence du jeune homme.

D'où venait cette crainte? Qu'y avait-il au fond de cette conscience? Peut-être son passé cachait-il quelque crime antérieur?

Pourtant les billets découverts "au cours" de la perquisition prouvaient que Sidney "durant" sa vie galante n'avait pas été sans déchaîner d'autres inimitiés.

Une autre femme avait-elle à se venger de lui? Le nœud de l'affaire était là.

—Malheureusement, se disait-il, tout accable cette pauvre jeune femme: d'abord sa promptitude à disparaître, sa virulente dénonciation, l'obstination qu'elle a mise à contracter ce mariage et jusqu'à son aversion pour la police, incarnée en ma personne.

D'où me vient donc cette inexplicable indulgence envers une inconnue que tout charge et que tout condamne?... —

VII INVESTIGATIONS.

A quelques jours de là, les deux amis se retrouvaient dans la petite loge de garçon d'Harry Gordon.

—Quoi de nouveau? interrogea Jocelyn.

—Bob, à te parler franc, il me semble qu'on a poussé l'accusation contre la jeune Mue Sidney avec trop d'acharnement et qu'on a négligé certaines particularités dont il serait rationnel de tenir compte.

Appelé un des premiers sur le lieu du crime, j'ai constaté qu'aucun vol n'y avait été commis. Nous étions donc en présence d'une belle et bonne vengeance. Malgré l'examen le plus scrupuleux, je n'ai relevé aucune trace d'effraction sur les ouvertures qui permettent de s'introduire dans l'hôtel. Portes fenêtres, issues de toutes sortes avaient été verrouillées avec soin, à une seule exception près.

En effet, la trappe ou tabatière que s'ouvre sur le toit en forme de terrasse n'était pas fermée et ne l'avait probablement jamais été. Une personne agile aurait pu s'introduire, puis s'échapper par cette ouverture. J'ajouterai, pour compléter cette observation, que la maison contiguë à l'hôtel Sidney est construite sur un plan identique et munie des mêmes

ouvertures. Ce sont pour ainsi dire deux constructions jumelles. Mais cette maison qui est restée close paraissait alors inhabitée. Il est douteux que l'assassin, à quelque sexe qu'il appartienne, ait pu s'y introduire. Toutefois cette question mérite d'être étudiée et c'est sur elle que j'appelle ton attention.

La suite à dimanche prochain.